

EL HADI KHEDIRI

Un homme de cœur

Les événements deviennent des destins quand ils provoquent des changements majeurs dans la vie des hommes. El-Hadi Khediri a eu la chance d'être présent aux grands carrefours qui virent les heurts de passions ravageuses et d'espérances euphorisantes. Comme beaucoup d'hommes de sa génération. Sans plus de mérites, sans vanités outrecuidantes, il aimait évoquer les êtres et les lieux de la proximité qui fut la sienne. Lorsqu'il en parlait, on avait l'impression qu'ils revivaient tant il leur insufflait de son âme. El-Hadi Khediri a aimé passionnément son pays, ses amis, sa ville natale, Tébessa... non pas que cette ville où il est né et où il a grandi méritait une gratitude particulière pour avoir été un quelconque piédestal pour une carrière politique ou pour avoir été la référence arrogante à une improbable prééminence géographique, mais parce que à travers cette fenêtre, il a découvert les douleurs, les affres et les profondeurs de son pays. Il est toute sa vie, lui qui a tant voyagé et tant connu, resté proche de son terroir premier. Il parlait avec respect des Grands Hommes qui en sont issus. Grands par le savoir, immenses par leur courage, immortels par la voie qu'ils ont choisie à l'heure des grandes épreuves.

Un homme, sa vie accomplie, ne garde de la nébuleuse des jours que les images, les sons et les couleurs qui ont profondément marqué sa mémoire. Les arrêts sur image de si El-Hadi sont des eaux fortes : Zaouïa, ce quartier fait de pierres cyclopéennes où il a joué enfant, la maison natale et sa vigne généreuse et ombreuse, Oued-Zaïrou, la rivière effacée à présent mais, qui, jadis, charriait des crues dévastatrices et la vieille «singer» de son grand-père paternel dont le bruit feutré revenait soudain, très fort, des décennies plus tard, au détour d'un autre bruit. Le matheux, si El-Hadi, usait du langage mathématique pour décrire sobrement ses immenses nostalgies. Oued Rahmoun était le «lieu géométrique» des longues éclipses de son père, le cheminot. Les chemins du père et de l'enfant ne se croisèrent pas souvent, parallèles presque, comme les rails de la gare de triage qui retenait son père loin des siens... «parallèles à l'infini». Orphelin deux fois, une fois par l'absence et une fois par la mort — il avait perdu sa mère à trois ans et demi — il fut élevé par son grand-père et par une mère adoptive qui gagna, par l'amour qu'elle porta au fils de l'autre, sa place au paradis.

Il fréquenta l'école indigène. Une école indigente. Il la décrivait ainsi : «Puissante, trapue sur ses allèges carrés, elle était cousine par l'allure et la pierre avec les murailles romaines qui entouraient la ville.» C'est à l'école primaire qu'on fait les premières rencontres et c'est là où éclosent les émotions, déjà, différentes des

tout premiers élans de l'âme. Il veilla toute sa vie sur ces amitiés fondatrices des grandes et belles vocations. Il fut présent, solidaire, généreux avec chacun. Cheikh Larbi Tebessi, Brahim Mezhoudi, Mahmoud Guennez, Amor Bouguessa, Mustepha Titi, le «chef» Messaoud, Abdellatif Bahloul, Ali Souaï, Hamid Mokdad. Chacun de ces hommes, à un moment ou à un autre de sa vie, l'avait enrichi d'une part d'intensité. «Aghssel guelbek» (reste fidèle à tes pères, soit à la hauteur de tes racines, reste indemne de toutes les contagions) était un mot dont il a fait un principe de comportement. Il l'enseigna à ses deux fils. Dans la douleur, dans l'épreuve chacun de nous les, a vus, debout, grands et dignes.

Enfant, Il était souvent avec son grand-père si Salem chez ses cousins qui habitaient «Bhired-Lerneb», pays étal dominé par Chréa, le terroir des Nememcha, pour les barouds, les chevauchées et les agapes qui accompagnent les noces campagnardes. Le soir, autour des braseros, il prêtait l'oreille aux conteurs inépuisables qui évoquaient l'odyssée du bey Ahmed ou le sort tragique de Keblout ou d'El Mokrani. C'est auprès de ces hommes rudes qui n'ont, à leur naissance, que l'honneur de la tribu et leur fusil à veiller, qu'il comprit que son pays avait de grands hommes et de grandes vertus et qu'un jour viendrait où les chevauchées auront un autre but et les coups de feu une toute autre intensité.

1952, Khediri, élève modèle, accéda au Collège moderne de Constantine, sans aucun passe-droit, ni préjugé favorable. Il avait «gagné» le collège à la force de ses poignets. Le pied dans l'étrier, il montra ce qu'un adolescent sérieux et conscient des sacrifices qu'ont consentis les siens peut accomplir. La marche du collège le fit accéder au palier du baccalauréat et de là sur le podium de l'université. Ces années studieuses n'ont pas été simplement celles de la consécration par les études réussies, mais également celles de l'apprentissage des autres, celles des impressions et des sentiments qui confèrent aux vocables des sens nouveaux et qui permettent de mieux maîtriser sa relation avec le monde.

Il retira des années de collège la maîtrise de la nuance. Ses professeurs Poggi, Renard, Aboulker, Severin de Régner, Harnist ou Gavenda le réconcilient pour toujours avec le grand peuple de France. Au moment où sa ville natale deviendra une immense caserne où sévira la soldatesque, et même quand son pays tout entier gémit, broyé par la machine de guerre française, il saura toujours faire la part des choses.

Lorsque l'Aurès perdit sa cohésion par les sept plaies de la zizanie et parce qu'il avait trop



Photo : Samir Sid

donné et que la vie à Tébessa devint délétère, refusant par haut principe l'examen de passage au maquis par l'épreuve de l'attentat, il prit le bateau pour Marseille. Il se mit au service de son pays dans les structures clandestines de «l'Organisation», comme on disait alors. Il noua de nouvelles amitiés avec, entre autres, Hadj Chaoui de Biskra, Mohamed Lamouchi et surtout avec Miloud Brahimi, infatigable et courageux animateur de «la zone Sud» de la Fédération de France. El-Hadi voulait plus. Il voulait rejoindre les combattants. Il passa en Tunisie grâce à Hafid Keramane. Il est à «Mellègue» chez le bourru, bougon, le brave Moussa Houasnia. A «Firmette-Moussa», il rencontra d'autres étudiants, candidats enthousiastes pour la «ligne-morice». Selim Benkhilil, Mostefa Harathi, Abdelkader Bensid et surtout Mohamed Kouidri. Mohamed Kouidri, spécialiste émérite, qui, des décennies plus tard, le soignera d'une grave insuffisance respiratoire et qui l'assistera jusqu'au dernier souffle de sa vie.

Matheux et fier de le montrer derrière la culasse d'un «88», intégré dans la 7^e CLZ qui appuyait les 24^e et 29^e bataillons d'Amar Zoughlami et Mohamed Ben Mohamed, il fut l'un de ceux qui créeront la surprise dans les camps français, lorsqu'ils recevront de plein fouet, calculé par lui, une volée d'obus. Quatorze kilomètres de portée et dans le mille. Khaled Nezzar, qui a visité, juste après le cessez-le-feu, les objectifs pris à partie, a pu vérifier la précision des calculs de l'artilleur El-Hadi Khediri. Il me l'affirmait encore l'autre jour.

Les historiens de la révolution datent le début de la discorde entre l'EMG et le GPRA par la fameuse affaire du pilote abattu

au-dessus du camp de Mellègue par nos «douchka» montées sur affûts mobiles. Il fut au cœur de l'événement puisqu'il eut pour mission de veiller sur la sécurité de l'espion venu du ciel. C'est pendant ces semaines de grandes manœuvres et de grandes tractations, pleines de passion et d'entêtement, qu'il comprit quels étaient les enjeux de l'heure et de quelle nature étaient les rapports des forces.

1962, 1963, les années Hamadèche inaugurèrent l'ère de la lettre de cachet. Khediri, arrêté sur de simples présomptions dues à une malencontreuse homonymie, est incarcéré à Lambèze sans jugement. Lambèze, forteresse érigée à flanc de colline, dans un paysage de rocaille, domine de son enceinte massive et de ses tours d'angle l'arc de Caracalla et les murets de pierres cubiques qui témoignent d'une splendeur passée. El-Hadi y séjournera de longs mois. Il quittera la prison fâché pour la vie avec l'arbitraire. Mais ce hors du temps ne fut pas tout à fait stérile. Adjoul était incarcéré à Lambèze. Ils furent mis dans la même cellule. Le maître déchu de la grande Idara, dans de fascinants retours vers le passé, lui racontait pendant des heures, l'Aurès. Il ne lui livra aucun des terribles secrets qu'il détenait, ou bien s'il le fit, El-Hadi n'en parla jamais. Peut-être a-t-il fini par être convaincu, en écoutant son compagnon d'infortune, de la complexité des choses de la révolution et qu'il a préféré aux dogmes révélés, aux certitudes, l'humilité du doute et la grandeur du silence.

Draïa le chargea de veiller à la réhabilitation de la caserne «Pélissier» pour en faire le siège de la direction générale de la Sûreté nationale. Il mena deux chantiers de front. Il fut maître de

Par Mohamed Maarfia

l'ouvrage pour les murs et maître d'œuvre pour les structures administratives de la police algérienne. Khediri commença tout en même temps : le recrutement des hommes et la mise en place des moyens. L'école de police de Soumaâ (100 hectares et des locaux pour accueillir 1 000 jeunes gens), l'école de Châteauneuf pour la formation des administrateurs, etc. Il veilla personnellement sur les programmes afin que l'instruction et la formation inculquent, en premier, aux futurs policiers des principes d'équité et de justice. L'amour de l'Algérie, ces jeunes étudiants l'avaient déjà. Il écrivit : «Nos écoles ne seront jamais des établissements pour fils de notables, destinés à protéger le pouvoir des notables. Ils seront ouverts à toutes les catégories sociales. Le sérieux et le mérite y seront les seuls facteurs de promotion.» Dans un pays où la femme était confinée dans les tâches traditionnelles du foyer, il s'attaqua à un tabou en lui faisant vêtir l'uniforme. Cette intrusion de nos filles sur le macadam provoqua un débordement d'opinions extravagantes. Il n'en tint aucun compte. L'insertion des Algériennes à tous les étages de la DGSN est aujourd'hui une réussite pour le plus grand bénéfice de l'Algérie. La police algérienne montra sa cohérence, son courage et son patriotisme quand la grande Faucheuse commença à décimer ses rangs. Elle a pu survivre et se renforcer grâce au socle premier qui a été le sien : «L'Algérie mérite tous les sacrifices.» Khediri a été de ceux qui ont montré la voie. Il respectait ses policiers. Il leur savait gré de leur abnégation. Je l'ai vu juste après l'attentat de la rue Bouzrina, peiné, en larmes, comme s'il avait perdu des membres de sa famille. Les hauts dignitaires de la DGSN lui voueront toujours un grand respect. Il était de toutes leurs commémorations, affable, disert, fraternel. Ses anciens compagnons le respectaient. Ils étaient les premiers à savoir que si El-Hadi, tout au long de son parcours à la tête de la DGSN, leur avait enseigné à toujours demeurer en dehors des arrières-cours ou prolifèrent les arbitraires et à exhiber, en toutes circonstances, dans leur aire d'influence, seulement l'article de la loi. Ils sont venus à son enterrement, nombreux et le visage grave, conscients qu'ils venaient de perdre un des leurs, peut-être le meilleur témoin de leur récente et tragique épopée.

Cet homme civilisé, au sens des lumières du terme, osa, ils ne furent pas nombreux à l'oser, défendre son droit à rester lui-même, lorsque, sur le plateau du choix, fut mise en enjeu sa carrière. Il obtint gain de cause. De l'épreuve, il sortira grandi aux yeux de celui qui prétendait le contraindre.